

JOURNAL DE GUIGNOL

ADMINISTRATION

GUIGNOL. . . Rédacteur en chef.
GNAFRON . . . Caissier.
MADEEON. . . Gordon bleu.

Les abonnements pour Lyon ne sont pas acceptés. — Départements, 4 francs par semestre.

NOTA IMPORTANT

Les lettres et envois quelconques seront très-rigoureusement refusés, s'ils ne sont accompagnés d'un timbre-poste collé à l'extérieur pour leur servir de passeport.

Brolatique, satirique, amphigourique

cascadeur, fouilleur et gouilleur; épatant, ébêtant et désopilant;
très-peu littéraire, mais par-dessus tout honnête canard

A LA PORTER DE TOUTES LES INTELLIGENCES ET OUVERT A TOUTES LES TRIQUES EMPUMÉES

Paraissant quand bon lui semble, lorsqu'il le pourra et chaque fois que le besoin s'en fera sentir. Guignol se réserve d'aller de l'avant quand il aura assuré ses derrières.

DÉPÔTS : à Lyon, chez tous les Libraires

BUREAU pour la réception de la Correspondance et pour la distribution du Journal :
Aux FACTEURS-RÉUNIS, Passage des Terreaux.

RÉDACTION

COGNE-MOU . . . Rédacteur.
CLAUQUE-POSSÉ . . . id.
JÉROME . . . id.

Pour être admis à faire des armes dans règne de Guignol, point n'est besoin d'être académicien, et l'orthographe n'est pas de rigueur.

Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.

Les manuscrits non insérés seront voués à un feu d'artifice spirituel.



TRENTE-TROISIÈME

AUX GONES DE LYON

Tez, donc, apparez z'enfants! les velà ces tableaux de l'esposition. Oh! vous pouvez taper dessus quand même que nous sommes en carême, c'est tout de croûtes; vous ferez pas gras, allez.

C'est tout de même pour de vrai, vela le carnaval fini et le mercredi des Cendres que nous a déjà agrafés par la tignasse. Aguiieu les paquets de couenne, aguiieu les fricassées de gras-double, aguiieu mardi-gras, aguiieu les masques!... Ah! ben oui, mardi gras, les masques! Qu'est-ce qui l'a vu passer mardi-gras? Gn'y a vingt ans que les modères l'ont fait sauter si haut, si haut qu'y n'est allé piquer une tête dans la lune et qu'y n'est pas revenu, le gone. Et les modères donc qu'étaient si crânes et que vous avont de commodés, nom d'un rat! à démolir le pont Tirsit rien que d'un coup; qu'étaient pas plus embarrassés de pincer un rigodon chacun avec une canante sous le bras

que moi de faire sauter un claquet dans une assiette, y sont lavés, eusses aussi. Gn'y en a plus que quéques pauvres cavets que courent après les voitures à charbons. Ah! les mamis du Port-du-Temple, les gones d'Ainay, où êtes-vous? Vous n'êtes ben, c'te fois, tous de la sorciété des bras-neufs. Aussi qu'elles sont flambées ces fameuses bandes que se trimbailiont par la ville: les souffleurs, les remouleurs, et pis la procession du dimanche des bugnes avec les sauvages, les pierrots, le zarlequins, les chevaliers de l'ancien temps qu'avont de cuirasses et de casques de fer-blanc doré et les paysans que teniont de carottes, tout ça a filé par Vaise.

Mais en place gn'y a le carnaval de z'imbéciles que dure toute l'année et gn'y a plein les rues, les maisons de masques qu'agrafent les pécutiaux du monde. De pillandres que font leurs boimes, de négociants que reganisent de sorciétés ousqu'y n'y a gros à gagner comme y disent et que planchent leurs actionnaires avec de z'images de 500 francs qui valent pas 500 liards, de journaliseurs que comptent rien que de blagues, que remplissent leurs paperasses avec de z'histoires d'armanachs et de z'annonces et une tapée de galavards qu'ont toujours de nez de cartons tant qu'on peut plus dépatrouiller les braves gens d'avec les voleurs.

Avec tout ça, y voudriont faire croire qu'on a fiché les bandes aux z'équevilles pace qu'elles z'étaient en brisbille avec la morale. En vela une qu'est forte celle-là. Est-ce que l'Arcazar, l'Erdorado, le Casino et toutes les boites à bastingues n'ont z'éété éventées pour faire de z'aziles à l'innocence? Est-ce que les dames que se déshabillent les épaules et les jambes font pas de z'anicroches à la pudeur pace que gn'y a écrit en lettres moulées sus les affiches: *une tenue décente est de rigueur*? Tas de cafards, va, que se fourrent tous

les jours dans la bassouille du vice jusqu'à la cheville, la tête en bas et que piaillent de z'insurtes à leurs grands papas pace qu'y faisoient jicler un peu de crotte sus leurs habits de carnaval! C'est ben vrai, seulement que ça coûte plus cher pour se faire rire maintenant qu'autrefois; n'y aura bientôt pus que les riches que pourront se déguiser et faire mardi-gras. Aussi que tout le monde veut devenir millionnaire, les compagnons ronchonnent de ce qu'y voudriont n'être patrons et les apprentisses lâchent l'ateyer, la navette et le battant pour se mettre en chambre, ceusses que n'ont de frimousses à trouver de bargeois pour ce méquier. Et velà la morale d'à present.

Pour ce qui est de s'amuser, zut! vela déjà que gn'y a plus rien de bon à chiquer: les chatâgnes ont la maladie et on trouve plus de bugnes, ces bugnes qu'on voyait frire dans l'huile et que fesoient de chapelets dorés à la porte des boutiques; vas-t'en voir s'y viennent: on a fiché à bas la rue de l'Aumône, pace qu'elle servait plus à rien maintenant que tout le monde s'aligne à faire *rapiamus* dans la poche de son voisin.

Maintenant, z'enfants, que vous n'avez tourné le feuillet, j'arrête le battant aux histoires, pace je vois ben que vous fourrez le nez sus mon image. Hé! elle est chenuse celle-là, disez voir! Reluquez-moi tous ces tableaux et tous ces mamis que les arregardent. Vela dans ce coin l'ami Carrey qu'est en marché avec ceusses que croyent licher une tranche de son rougeret (n° 148) que leur a fait venir l'eau à la bouche. Le mimero 214 vous arreprésentent deux gones de Saint-Georges que se sont escannés jusqu'à la Mouche pour se baigner avec le fameux mirliton de M'sieu Tisseur et que se plongent dans de flots d'harmonie et d'eau claire; 377 une vieille carotte du Progrès cueillie dans les forets vierges de l'Amé-

FEUILLETON DU JOURNAL DE GUIGNOL

CAHÈRES LYONNAIS

Dorothee.

Elle est vieille, elle est laide, elle est sale; bien plus elle est méchante et semble reprocher à l'humanité tout entière les vertus et les beautés qui lui manquent.

Grinchue et revêche, son humeur désagréable prend à tâche de peser lourdement sur tous ceux qui l'entourent; si on lui montre quelque femme jeune et jolie elle découvre immédiatement quelque chose à reprendre dans sa mise, son allure ou sa conduite, pour ce furoncle ambulante il n'est rien de beau ni de bon.

Toujours dénigrant, toujours grognant, toujours méchante, elle en est arrivée à faire oublier complètement les excuses de son état habituel; personne ne songe à la

plaindre, on la fuit car elle a épuisé la charité de tous et de toutes.

Je ne m'étend pas davantage sur son état civil, vous l'avez déjà deviné. Dorothee est une vieille fille, de cette race de vieilles filles pire cent fois que la peste, la gale ou les chiens enragés; ce sont ces échantillons qui ont jeté sur l'espèce entière un vernis défavorable; ce sont les Dorothees qui font que les vieilles filles ne sont reçues nulle part avec sympathie.

Si je voulais faire un type général, je dirais que Dorothee est dévote; mais la contrainte apparente de la dévotion lui a fait renoncer dès longtemps à cette occupation chère aux vieilles fillés: la dévote ne déchire son prochain qu'en affectant de le plaindre, Dorothee paraît heureuse de l'écorcher, ceux qui valent mieux qu'elle lui paraissent l'avoir volée.

Renonçant sans peine depuis longtemps aux plaisirs d'un monde qui n'a jamais voulu d'elle, elle a brulé tous ces oripeaux de modes et de chiffons, barricadée; dans sa crasse elle voit chaque année ajouter une couche nouvelle à celles qui s'étagent déjà sur sa peau ridée, avant dix ans elle sera dans une caverne du fond de laquelle comme les furies antiques elle lancera ses malédictions.

Un seul amour reste, mais ne nous servons pas de ce mot, une seule passion subsiste chez cette ruine: Dorothee

aime à boire, son petit œil vif ne s'anime que quand la main de sa propriétaire est en contact avec un petit verre d'alcool, l'adoration de l'eau de vie est le seul point de contact de Dorothee avec le reste des mortels.

Occupée pendant la semaine, le dimanche est le jour de liesse de notre vieille fille: dès le matin elle passe ses bas et son mouchoir de poche dans quelques gouttes d'eau parcimonieusement versées dans sa cuvette et ce dernier sacrifice fait au luxe de ce monde, elle commence sa tournée.

Elle s'en va faire des visites chez quelques rares connaissances; dit du mal de Pierre chez Paul et du mal de Paul chez Pierre, et terminant sa ronde chez quelqu'une de ses pareilles, elle dine, puis lâche le frein à sa passion favorite;

Elle boit, elle boit encore, elle s'enivre d'eau de vie et de fiel; entre chaque petit verre elle écorche une réputation, sa langue va sans cesse jusqu'à ce que appesantie par l'ivresse qui la gagne, elle ne peut plus que balbutier ses injures.

Dorothee se lève alors et, chancelante, regagne ses sales pénates; là elle se couche et dort, pour reprendre ses travaux le lundi; à moins que la nature vengeresse ne lui fasse expier par les révolutions de son estomac ses orgies de trois-six et de diffamation.

rique du Nord ; 50 une ranche de moulins à vent exploités en commandite sous la raison sociale Belet, Dupoizat et C^e ; 716 portrait de M^{ssieu} Van Chandelle, ainsi nommé à cause de la redoutable concurrence qu'il fait à M^{ssieu} Palle par le débit de ce produit pus odorant que lumineux ; 767 le *Salut public*, écuyer de plusieurs cours étrangères, donnant sus la place Bellecour une représentation de son âne rouge ; 374 ah ! qui-là le reconnaissez-vous ? Pardon, c'est Raphaël Félix que M^{ssieu} Jacquand a essayé de nous faire gober en le déguisant en femme ; 528 Paul et Virginie qu'ont pris la crinoline de Mamzelle Joséphine Olivier pour désigner un jour de pluie ; les gail-lards ! y se font ben sûr pter la miaille là-des-sous ; 408 le portrait de la femme à barbe peint par Mamzelle Thérèse, et pis de choux, de raves, de moutons à cinq pattes, enfin un tas de bibelots ; n'y a pas besoin de vous z'y espliquer, vous savez ben y reconnaître avec toutes les margoulettes qui se promènent : y a de z'amis et connaissances là à travers, et pis vous demanderez à ce gros qu'a un chapeau à cornes ou ben à qui là qui s'é-carquille les quinquets dans sa boîte à un franc le billet, y vous donnera pour dix sous de z'esplia-tions z'imprimées.

Amusez-vous bien, les gones, moi, je m'en va faire mon éventaire de fin d'année et baffrer de chiffres ; c'est pas drôle.

GUIGNOL.

L'appel du *Salut public* et de deux des rédac-teurs du *Progrès* a été porté mardi 13 février devant la Cour de Lyon.

L'affaire renvoyée au lendemain mercredi a été définitivement remise à lundi prochain pour le prononcé du jugement.

THÉÂTRE.

LE LION AMOUREUX.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.—Je sais bien que je vais me faire traiter de *crétin* par les gens qui prennent pour évangile les feuilletons du lundi, — mais puisque, grâce à MM. Palle et Jantet, du *Progrès*, je suis blasé sur les injures, — je déclarerai tout uniment que la pièce de M. Ponsard est loin de valoir tous les éloges qu'on a fait couler pour elle à pleines colonnes.

Je comprends qu'à une époque où les grands succès sont pour certaines pochades érotiques qui mettent en belle humeur une assez notable portion du peuple le plus spirituel de la terre, où l'on construit des théâtres de six mille places afin d'y moraliser les masses en leur montrant trois ou quatre cents femmes aussi nues que le permet le Code pénal, — je comprends, dis-je, que l'apparition d'une œuvre qui n'a pas uniquement pour but d'amener un sourire *canaille* sur les lèvres d'un bourgeois en digestion, fasse éprouver un sentiment de satisfaction au public intelligent, et qu'on félicite hautement l'auteur.

Vous avez renouvelé l'air, écrivait Alexandre Dumas fils à Ponsard ; à ce point de vue là, le poète mérite des éloges sincères, et je serai le premier à lui crier bravo.

Mais est-ce une raison pour se laisser aveugler par l'enthousiasme, et est-ce à dire que la pièce de M. Ponsard soit aussi excellente que ses intentions ?

Humbert le conventionnel est certainement beaucoup moins lion qu'amoureux : à entendre, il est vrai, de quelle verte façon il arrange les dames pendant la première scène, on serait tenté de lui croire une crinière assez hérissée et de lui appliquer, en le retournant, le mot de Gavarni : « La femme qui fera rêver ce gaillard » pourra se vanter d'être une fameuse lapine. »

Mais voilà que dès la seconde scène le lion rentre ses griffes, fait patte de velours et débite des madrigaux à une petite marquise qui vient lui demander la grâce de son père et de son beau-frère avec un ton délibéré et

un dégagé d'allures qui m'ont paru curieux. En voici un échantillon :

LA MARQUISE.

Me voici devant l'ancre

Bah ! du cœur !

HUMBERT.

Que veux-tu citoyenne ?

LA MARQUISE.

Avant tout

Je voudrais bien, monsieur, ne pas rester debout ; Veuillez être assez bon pour approcher un siège.

HUMBERT.

Le voici.

LA MARQUISE *s'asseyant*.

C'est fort bien.

HUMBERT *debout*.

Et maintenant saurai-je,

LA MARQUISE.

Maintenant seyez-vous, vous-même.

(Humbert va s'asseoir.)

Ne trouvez vous pas que cette petite marquise a vraiment de l'aplomb : généralement on m'avait habitué à voir les suppliantes se jeter aux genoux de l'homme qu'elles implorant ; mais cette dame aime ses aises, elle veut s'asseoir d'abord, fait asseoir le lion ensuite, et une fois assis on cause : la marquise lui apprend qu'elle est de son pays, rappelle leurs souvenirs d'enfance, et lui raconte qu'elle a été servante dans une brasserie allemande.

LA MARQUISE.

Cette main apportait lestement
Une bière écumeuse au buveur allemand,
Et savait en retour serrer là dans sa paume
Les kreutzers qu'empochait le brasseur économe.

Humbert, dont le cœur de lion s'amollit de plus, est ému par ces détails d'une si véhémence façon, qu'il ne peut s'empêcher de s'écrier avec plus d'ardeur que de poésie :

Est-il possible ? ô ciel ! quelles nécessités
Vous avaient pu résoudre à ces extrémités !

Enfin, lorsque la marquise croit Humbert suffisamment préparé, elle se décide à expliquer l'objet de sa visite :

Eh bien ! j'entends que vous, membre du comité,
Des listes d'émigrés où son nom fut porté,
Vous retranchiez demain le comte d'Ars, mon père.

HUMBERT.

Mais il est émigré.

LA MARQUISE.

Non, il tient la frontière,
En deçà des confins, ou d'un pas au-delà,
Qu'importe ! le salut de l'Etat n'est pas là.
Bref, je veux l'embrasser ; il faut qu'on me le rende.
Puisque vous m'avez dit : Commandez ; je commande.

HUMBERT.

Quel tyran !

LA MARQUISE.

Attendez : certain beau-frère à moi,
(certain est joli)
Le comte de Maupas est en prison : pourquoi
L'y garde-t-on pendant qu'on élargit les autres,
Je veux qu'il sorte ; — allez, agissez près des vôtres.

HUMBERT.

Je verrai...

LA MARQUISE.

C'est tout vu. Servez premièrement
Mon père, puis le comte, et faites promptement !

Non, décidément, cette marquise est adorable ; il est impossible de mieux faire marcher un homme, et en vérité, cet Humbert est un caniche pour la douceur ; car notez bien qu'il obéit,

Qu'il sert premièrement

Son père, puis le comte, et qu'il fait promptement.

J'ai tenu à mettre sous les yeux du lecteur une partie de cette scène qui est le nœud de la pièce, afin d'expliquer la froideur de mon admiration.

Il y a là, à mon avis, une faute capitale : comment, vous mettez en scène un républicain ardent, convaincu, qui n'a jamais eu et ne veut avoir d'autre amour que celui de son pays, vous l'appellez le lion, vous lui faites

débiter cent vers de mépris contre ces petites dames musquées qui vont parader à Feydeau, — et puis, tout d'un coup, sans transition, cette rudesse, cette austérité se changent en fadeur, et le farouche Humbert se laisse mener comme un valet par une marquise qui n'a besoin, pour arriver à ce résultat, que de vingt-cinq minutes de conversation ?

Alors il fallait changer le titre de votre pièce et l'appeler la *Lionne et l'Amoureux*.

Jé sais bien qu'entre temps la fierté se réveille chez votre héros, et la tirade qui termine le second acte, tirade citée par tous les journaux, est d'une inspiration mâle et vigoureuse ; mais quelques beaux vers ne suffisent pas à racheter les nombreuses imperfections de l'œuvre.

Que penser ainsi de ce général Hoche transformé en galantin de salon, qui s'en va disant à Mme Tallien :

« J'ai reçu deux beaux chevaux hier ;
« Vous m'en voyez encor tout joyeux et tout fier. »

A quoi bon avoir amené le général Bonaparte, qui vient pour parler de son étoile pendant trente vers et disparaît au bout de son soixantième hémistiche ?

Enfin au point de vue purement littéraire, j'ai dit qu'il y avait quelques beaux vers, mais combien de lourds et de communs : c'est de la poésie carrée par la base, vigoureuse parfois, mais à qui la fantaisie, l'allure dégagée, la grâce paraissent complètement inconnues ; les fanatiques de M. Ponsard ont voulu le comparer à Corneille, — mais ne serait-il pas plutôt un peu Chapelain ?

Le *Lion amoureux* a été joué par la troupe des Célestins mieux qu'on ne pouvait s'y attendre ; je me défie généralement de l'interprétation des pièces en vers, mais je n'aurais qu'à adresser des félicitations à MM. D'Herblay, Train et Stanislas ; Mmes D'Herblay et Blanchard sont plus faibles, et M. Laty est tout-à-fait mauvais.

CONCERTS. — La Fanfare Lyonnaise a donné, dimanche dernier, son concert annuel à l'Alcazar.

De nombreux spectateurs s'étaient rendus à cette séance fort remarquable et à laquelle le concours de M^{me} Sallard et Nordet et de MM. Alrit et White donnaient un attrait particulier.

Le talent vraiment extraordinaire de ce dernier artiste lui a valu de chaleureux applaudissements. Quant à la Fanfare Lyonnaise elle a été ce qu'elle est d'habitude, c'est-à-dire l'une des premières de France. — Elle doit du reste être blâcée sur les éloges.

FRÈRE JACQUES.

BUGNES A L'EPERON

Deux amateurs de musique discutaient l'autre jour sur leurs compositeurs préférés.

L'un, fanatique de Rossini, mettait au-dessus de tout l'ouverture de Guillaume Tell. Le second, non moins entiché de Verdi, lui fredonnait tour à tour les ouvertures des partitions de son maestro favori.

Arrive un ami commun qui, à peine au courant de la conversation, pousse un soupir, lève les épaules et s'adressant aux deux disputeurs :

— Enfants, dit-il, je connais une ouverture bien supérieure à toutes celles dont vous parlez.

— Laquelle, firent les deux amis ?

— Eh ! parbleu la plus belle des ouvertures n'est-elle pas l'ouverture d'une succession.

GNAFRON.

Ch. Monselet rapporte dans le *Petit-Journal* que l'on a remarqué au dernier bal de l'Opéra un personnage décoré de l'ordre du Chameau du bey de Tunis ; après de minutieuses informations, nous pouvons affirmer que ce personnage n'était qu'un audacieux imposteur ; que M. Lioussier n'a paru à aucun bal de l'Opéra, et n'a pas quitté Lyon pendant tout ce carnaval.

CORRESPONDANCE

Renvoyée au prochain numéro.

Les Amis-des-Arts. — Vue prise du Gourguillon.



ET ALLEZ DONC LA RÉCLAME.

Guignol n'hésite pas à le crier, de sa mansarde, par-dessus les toits de Saint-Georges. — L'idée d'une toile-affiche aux Célestins est une idée gigantesque!

Je me suis souvent posé la double question suivante : Est-ce une invention? — Est-ce une importation? — Si j'étais adressé à un homme compétent, je n'aurais pas, sans doute, été obligé de la poser si souvent. Mais rien n'est rare comme un homme véritablement compétent.

Si cela se pratique sur certains théâtres de Paris, ce ne doit être ni au Théâtre-Français, ni à l'Odéon, le second Théâtre-Français, ni même au Vaudeville, le dernier théâtre français depuis qu'on y parle Benoiton.

Et comme les Célestins sont tout pour nous, aussi bien la MAISON DE MOLIÈRE que les Délassements comiques, d'aucuns prétendent qu'on ne devait pas souiller, par des réclames, notre MAISON DE MOLIÈRE!!!

D'autres, au contraire, trouvent tout naturel que, par le temps de camelotte littéraire qui court, le puff envahisse notre première et dernière scène dramatique, s'il ne peut plus se contenter des Murrailles, des Gares, des Omnibus, des Cafés, des Mouches, du verso et de l'ante-verso des grands Journaux, des Affiches ambulantes, des Chars, des Transparents, des Casquettes à anagrammes, etc., etc.

Après tout, c'est peut-être le seul moyen pour qu'il soit question d'étoile aux Célestins.

Notez bien que je ne cherche pas ici la petite bête, une querelle d'allemand (lisez : de journaliste) à l'administration des théâtres. — Je ne suis pas de ceux qui s'en vont, armés d'un télescope à la découverte d'une toute petite invective, enfouie sous un tas de plaisanteries inoffensives, afin de pouvoir échaffauder un gros procès en diffamation.

Non, bien au contraire, je viens mettre au service de l'idée déjà qualifiée de gigantesque, le peu de jugeotte qui m'a été dévolue par le ciel; car je trouve qu'on n'en a tiré qu'un très-mauvais parti.

Voyons ensemble les effets produits jusqu'à ce jour!

On vogue en plein drame; une fille, égarée dès l'âge le plus tendre, a fait pendant quatre actes, des efforts inouis pour n'être pas retrouvée par son père. De guerre lasse, elle se décide enfin à s'écrier : « Coucou, me voilà! » et à se jeter dans les bras de l'auteur de ses nuits d'angoisses, qui se trouve être son fiancé! (Ça la gêne un peu sur le moment; mais il n'y paraît pas). — La toile tombe à ce moment solennel, et, devant les yeux tout mouillés de larmes de quelques centaines de spectateurs, s'étale une affiche dans le goût, ou plutôt dans le dégoût de celle-ci :

CONSTIPATION DÉTRUITE

AINSI QUE

GLAIRES ET VENTS

par les Bonbons rafraîchissants de D...

Sans lavements ni médicaments

Pour les Dépôts, voir le SALUT PUBLIC.

Ou bien:

On joue le *Lion amoureux*; l'acteur vient de réciter la fameuse tirade de la fin du deuxième acte.

Vous êtes transporté d'admiration : vous applaudissez, vous piétez, vous criez : « Bravo! Bravo! Fous! Fous!... lorsque descend du ciel cet avis salutaire :

EN UNE NUIT

par la Crème d'Amidon on guérit

GERÇURES, CREVASSES, ETC.

Pour les dépôts, voir le Salut public.

Cette douche d'eau glacée tombant sur votre enthousiasme à 100 degrés, peut occasionner dans votre cerveau les dérangements les plus graves.

Mes contrastes sont un peu Shakespeariens, je vous l'accorde.

Mais croyez-vous, par exemple, qu'il soit bien agréable, lorsque vous vous tordez encore de rire, après une pochade enlevée par Lebrun, Lamy, Seiglet, de voir se dresser devant vous, l'enseigne de tel ou tel magasin, où Madame a eu l'heureuse inspiration de faire une facture formidable, qu'il vous faudra acquitter quelque vitain jour.

Ou l'annonce d'un fournisseur qui vous, rappelle quelque dette bien criarde, à vous qui ve-

nez de voler quatre francs à vos créanciers pour oublier, pendant une soirée, le chagrin amer qu'ils vous causent.

Autre scie.

Vous meniez une..... dame au théâtre.— Vous pouviez, à l'avance, calculer les conséquences de cette débauche de Sardana-PALLE. Vous n'exposiez votre compagne qu'à la lorgnette impertinente de Gandins et de Cocodès, qui ne la tentaient nullement.—Maintenant elle verra flamboyer, pendant toute la durée d'un entr'acte ennuyeux, en lettres plus longues que Seiglet, plus grasses que Lamy, les réclames perfides de quelque magasin de nouveautés qui la tenteront beaucoup trop.

Voilà un mince aperçu des embêtements que réserve au bon public la toile-affiche des *Célestins*.

Au rebours de tout cela, l'exploitation, comme je l'entends, et cette idée, deux fois qualifiée de gigantesque serait un bienfait pour l'humanité souffrante. On attendrait la chute du rideau comme la manne dans le désert.

L'art dramatique verrait s'ouvrir devant lui des horizons nouveaux et le commerce de nouveaux débouchés. Les négociants de la vieille roche, et il en est encore quelques-uns, seraient tout doucement conduits à ne pas mépriser l'esprit quand ils le verraient s'allier au mercantilisme, et à ne pas flanquer à la porte un pauvre commis qui aurait eu le malheur d'écrire deux lignes, jugées dignes de l'impression par les spirituels rédacteurs du *Guignol*! — Ouf!!

Mais mon système va se développer de lui-même par l'exemple suivant, qui parle assez éloquemment pour se passer de commentaires :

Affiches pour les représentations

D'HENRIETTE MARÉCHAL

Pistolets de salon, dits Pistolets-Maréchal.

Manière de s'en servir :

Fermez-vous dans votre chambre, ayez soin que l'alibi soit dûment constaté, visez n'importe quoi et pressez la détente. — La balle ira immédiatement frapper au cœur votre concierge, qui vous laisse à la porte, quand vous rentrez trop tôt de l'Alcazar, — ou M. X... qui ne vous invite, que lorsqu'il a besoin d'habits noirs, pour garnir les portes de son salon, pendant une matinée ou une soirée dite musicale, *Ad libitum*.

(Pour les dépôts, ne pas voir le Salut Public.)

BALLACAISSÉ.

Le Gérant, E. THOMAIN.

BULLETIN DE BOURSE

(Pas officiel du tout.)

Ami, tu veux savoir le cours
Des valeurs qu'à la Bourse on cote;
Hélas! j'ai quitté pour toujours
Le beau palais où l'on tripote.

Mais, bien que je sois ignorant
Sur ce sujet qui t'intéresse,
Je puis t'entretenir pourtant
De ce qui monte, et ce qui baisse.

Ce qui monte, c'est la prière
De l'enfant vers Dieu, — dans le bois,
Le long des tilleuls, c'est le lierre,...
Pour s'aimer, les chats sur les toits.

Ce qui baisse, c'est le génie
Des poètes que nous aimions,
Notre ancienne galanterie,...
Véron qu'autrefois nous lisions.

Ce qui monte, sur le clocher
Qu'elle fait briller, c'est la lune,...
Dick, sur mon lit pour se coucher,
X... trop souvent à la tribune.

Ce qui baisse, c'est de la France
La vieille ardeur pour les conquêtes,...
C'est, sous prétexte d'élégance,
La pudeur des femmes honnêtes.

Ce qui monte, amoureuse et belle,
C'est la glycine à mon balcon,...
Ce sont les badauds à l'échelle
Et les recettes de Gnafron (1).

Ce qui baisse, c'est en Provence,
Chargé d'olives le rameau,...
Au milieu d'un froid silence,
Sur les fours du cru, le rideau.

Ce qui monte, au flanc des collines,
C'est le sentier fleuri, discret,...
C'est pour quelques critiques fines,
La moutarde au nez du Progrès.

Ce qui baisse, c'est, en automne,
La branche qu'entraîne le fruit,...
La voix de Nini, qui me donne
Un baiser, disant : « Il fait nuit. »

Ce qui monte, c'est, sur la grève,
Le flot qui se brise, écumant,
Dans la tige au printemps, la sève,
Le faux-col d'un gandin pur-sang.

Ce qui baisse, c'est, vers la terre,
La fleur sous les feux de l'été,...
Le vieux renom de notre bière,
Le prix d'une virginité.

Ce qui monte, sortant d'un germe
Pourri, c'est l'épi nouveau-né,...
Mon portier, quand je dois un terme,
Le parfum de la.... rose au nez.

Ce qui baisse, battus, sur l'onde,
Par le vent, ce sont les roseaux,...
C'est, immoralité profonde,
Le tirage des grands journaux!

Ce qui monte, c'est l'harmonie
Des bois au ciel, quand l'été vient,...
Le taux d'une vieille Aspasia,
Quand ses toilettes ont du chien.

Ce qui baisse, ce sont les branches
Du saule en pleurs sur un tombeau,...
Les amis aux allures franches.
Jantet, que l'on disait si beau!

Ce qui monte, sur le flot bleu,
C'est l'esquif, que la brise emporte,...
A petit pas jusqu'à ma porte,
C'est ma Nini. — Très-cher; adieu!

VIRGILIUS MARRON.

(1). Le vrai, bien entendu! le caissier de Guignol!